

CLAUDE DUNETON

la puce
à l'
oreille

DENOËL

La puce à l'oreille

DU MÊME AUTEUR

- Parler croquant*, Stock, 1973
Je suis comme une truie qui doute, Seuil, 1976
Anti-manuel de français, en collaboration
avec J.-P. Pagliano, Seuil, 1978
Le Diable sans porte, Seuil, 1981
La Goguette et la Gloire, Le Pré-aux-Clercs, 1984
À hurler le soir au fond des collèges,
en collaboration avec F. Pages, Seuil, 1984
Le Chevalier à la charrette, en collaboration
avec M. Baile, Albin Michel, 1985
Petit Louis dit XIV, Seuil, 1985
L'Ouïlla, Seuil, 1987
Rires d'homme entre deux pluies, Grasset, 1990
Le Bouquet des expressions imagées, en collaboration
avec Sylvie Claval, Seuil, 1990
La Duchesse de Malfi, Grasset, 1991
Marguerite devant les pourceaux, Grasset, 1991
Mots d'amour, Seuil, 1993
Bal à Korsör, Grasset, 1994
Le Voyage de Karnantioul, Éditions du Laquet, 1997
Le Guide du français familier, Seuil, 1998
Histoire de la Chanson française.
Vol. 1 et 2, Seuil, 1998
La Mort du français, Plon, 1999
Donadini, Séguier, 2001
Carnet de dessins, La main qui parle, 2002
Le Monument, Balland, 2004
Chansons sensuelles, Textuel, 2004
Au plaisir des mots, Denoël, 2004

Claude Duneton

La puce à l'oreille

Les expressions imagées et leur histoire

DENOËL

Première édition :
Éditions Balland, 2001

© 2005, *Éditions Denoël*

Remerciements

Je remercie toutes les personnes
qui m'ont aidé au fil des ans à établir
les fichiers qui ont servi à cette refonte
complète de *La Puce à l'oreille*.

Je remercie en particulier les nombreux lecteurs
qui m'ont écrit; leurs remarques ont souvent été
constructives, et je les ai incluses dans cette
nouvelle version.

Ma gratitude va spécialement à
Geneviève Aymard-Chambers
qui m'a communiqué une importante
documentation personnelle,
ainsi qu'à
Monique Baile
pour sa relecture,
et le soin qu'elle a mis
à la saisie et à la vérification
du manuscrit.

Je dédie ce livre à l'inconnu qui, un soir de juillet 1977, à la cafétéria d'un supermarché de la banlieue Sud, alors que, les yeux un peu vagues, je rêvassais à la composition de ces pages, m'a pris pour un paumé, et, avec beaucoup de délicatesse, m'a donné dix francs.

Je ne lui avais pas parlé ; j'avais simplement expliqué à son petit garçon que les corbeaux qui évoluaient au bord de la piste de l'aéroport étaient les petits du Boeing 707 qui venait d'atterrir.

Il faut toujours dire de jolies choses aux petits garçons.

Vicissitudes de l'existence

gicler les œillets n'entraver que dale
faire un croc en jambe croquer le marmot
cuire dans son jus baver des clignots
dépasser les bornes se rincer la dalle

se lécher la frite ramener sa fraise
faire dans ses braies chasser des reluits
se cailler les meules avoir son pain cuit
sucrer la guimauve être sur les braises

se tirer des pattes souffler dans les bronches
retourner sa veste faire son trimard
se sucrer la gaufre se fendre la tronche

battre la breloque se taper la cloche
sentir le sapin se faire du lard
rendre ses outils passer l'arme à gauche.

Bernard Lorraine

Préface

La partie la plus sincère de nous-mêmes

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis ce jour de juillet 1977 où un inconnu m'a glissé un billet de 10 francs au supermarché d'Athis-Mons, en bordure de l'aéroport d'Orly. Il a dit : « Pour votre café »... puis il s'est éclipsé. Je suis resté comme deux ronds de frites – assez gêné d'ailleurs d'avoir été pris pour quelqu'un dans la gêne ! Je lui avais paru un illuminé famélique dans cette cafétéria toute neuve où je prenais un repas léger tout en triturant dans ma tête les phrases de la première introduction à ce livre. C'était ma drôle de dégaine, sûrement, et je pensai à ce que disait ma mère : « On te donnerait deux sous ! »...

Gêné, et un peu ému... Un moment plus tard j'ai aperçu par la vitre l'homme généreux qui marchait sur le parking en bas ; il regagnait sa voiture en compagnie de sa femme et de leur enfant – une petite automobile modeste, plus très neuve. Il m'a semblé que cet homme avait été pauvre, un jour, et qu'il s'en souvenait. J'avais cru discerner dans sa courte phrase un léger accent – ils étaient sans doute étrangers d'origine, façon ibérique, vraisemblablement portugais... J'avais toujours le billet dans ma main, et tout à coup j'ai eu envie de dédier mon livre à ce passant ; ça faisait un peu histoire sans parole, doigt du destin. Je pensais à

Brassens : « Elle est à toi cette chanson »... Ça m'a paru de bon augure pour le bouquin : j'ai pensé que ce billet allait me porter bonheur.

Et c'était vrai. Le livre a tout de suite eu un succès énorme. Les journalistes en parlaient avec enthousiasme, les gens se l'offraient... Pour couronner le tout, Jacques Chancel m'avait admis dans son confessionnal, sur les ondes de France-Inter. Il avait eu des mots flatteurs, terriblement exagérés, terminant cette séance par cette recommandation aux transistors : « Si vous ne voulez pas mourir idiots, lisez *La Puce à l'oreille* ! » Ça faisait une sorte de triomphe. Pendant une semaine ou deux, mon éditeur descendait précipitamment son escalier, pour venir me serrer la main !... Je pensais à mon inconnu fétiche – peu de gens ont autant pensé à lui, sans doute, cette année-là ! Au début j'ai espéré, avec la grande diffusion de l'ouvrage, qu'il tomberait sur le livre un jour, qu'il se reconnaîtrait dans la dédicace que j'avais faite un peu détaillée, exprès... C'est peut-être arrivé, mais il ne m'a jamais fait signe. J'avais gardé le billet, bien sûr, mais l'homme n'a jamais donné de ses nouvelles... Alors, comme il se fait tard, que nous avons franchi l'arête d'un siècle et que je ne ferai pas d'autre édition, je salue une dernière fois cet ami lointain.

À part ça, je me suis longtemps demandé ce qui avait fait le succès fulgurant de ce livre ; un engouement que le public réserve d'ordinaire à des romans, à des essais sur un sujet sensible ou à la mode, pas à une étude sur le langage. Les amis qui veulent me faire plaisir assurent que c'était à cause du style, du ton allègre que j'avais pris... Peut-être, mais j'ai écrit d'autres livres bien plus rigolards. Et puis un peu d'humour est inhérent au sujet. Les expressions sont des images inventées pour faire rire, par des siècles de facétieux. On y baigne dans les jeux de mots, c'est de la mousse de fantaisie, des exhortations décalées, parfois débridées.

« Vas-y, t'occupe pas du chapeau de la gamine ! »... On se voit mal disséquer ces blagues sur le ton funèbre d'un croque-mort ou d'un croque-mitaine. (Au fait, savez-vous que *croque-mort* vient sans doute du verbe *croquer*, au sens de « frapper », pas de manger – et donc le mot veut dire « frappe-mort », à cause du bruit qu'ils faisaient autrefois lorsqu'ils clouaient le cercueil. Un croque-mort est une blague, en somme...)

Bref on ne peut pas étudier les expressions imagées dans un style trop solennel, avec une pédanterie qui serait en totale contradiction avec la matière traitée. Ou alors c'est qu'on ne sent rien du tout, qu'on est imperméable à la drôlerie de ce langage. Et dans ce cas il me semble que le commentateur se trouve dans la position paradoxale d'un monsieur qui n'aimerait pas le vin rouge, qui n'en boirait jamais, et qui dissenterait à n'en plus finir sur les mérites des différents crus de Bordeaux. Il connaîtrait tout, les terroirs, les sables, l'argile, comme messire François des Lignéris quand il raconte son Saint-Émilion, avec la pluie et le beau temps, et la direction du vent ! Sauf que jamais mon savant vinophobe n'aurait senti l'arôme des vins chatouiller ses narines. Il s'arrêterait à la robe et jugerait sur l'étiquette.

Gausserie à part, je me suis demandé pourquoi mon livre plaisait autant jusqu'au jour où j'ai reçu une lettre d'une jeune fille qui m'écrivait de Montréal où elle vivait. Elle m'expliquait que la lecture de *La Puce à l'oreille* lui donnait les clés sur le comportement langagier de son papa demeuré en France. « Mon père utilise pas mal de mots d'argot, écrivait Sandrine. Par exemple "surin". Mais à chaque fois qu'il le dit, il a dans le ton et le regard un petit quelque chose de rigolard et aussi de fier. C'est en lisant ce que vous écrivez sur l'argot de Paris que j'ai eu un tilt. Mon père, vrai paysan, a quitté sa campagne normande dans les années 1955-1960 environ et il a découvert l'argot parisien à vingt-cinq ou trente ans. Depuis cette époque je crois qu'il utilise

certaines mots avec fierté, heureux d'être "branché", heureux peut-être de ne pas faire paysan. Et il se gausse ainsi de ce temps-là avec son "surin" ! »...

Comprendre son père... Je crois qu'en effet le langage imagé, comme toute la langue non officielle, ou « non conventionnelle », reste chez les Français complètement imbriqué dans les racines familiales – plus que chez les autres peuples. Car l'école française, où chacun est moulé, refuse d'entériner le langage familial transmis par les générations. Ce langage familial est irrecevable en France – sauf dans de rares catégories sociales parfaitement châtiées – parce qu'il est toujours entaché de vulgarité au regard épuré de fausse distinction des parvenus qui nous imposent la loi non formulée. Attention ! nous sommes tous des parvenus en France, à des degrés divers, d'où notre fameux sens du quant-à-soi, notre forme particulière du « guindé ». Pour certains c'est par l'argent, la condition sociale, pour beaucoup – et c'est exactement mon cas personnel – par le langage. Je ne veux pas revenir ici sur un sujet que j'ai abondamment traité en plusieurs autres livres ¹, mais l'école nous a inculqué ce clivage, l'a imprimé en nous, entre le parler familial et le parler... d'examineur ! Tout cela est enregistré, profondément, dans notre fonctionnement inconscient.

Or les locutions, dans leur grande majorité, sont du domaine de la famille, de la transmission par l'enfance ; elles tiennent de la charade, du saute-mouton et des pieds au mur. (Du moins il existait naguère un fond familial de l'idiome, une métalangue essentielle et privée qui est peu à peu détruite aujourd'hui par la scolarisation précoce des jeunes enfants, lesquels n'ont plus pour tout potage que la langue fonctionnelle de l'institution, qu'ils salent d'ailleurs par une scatologie horrible en grandissant !). Les locutions

1. *Parler croquant, A hurler le soir au fond des collèges, Bal à Korsör, La Mort du français*, etc.

imaginées demeurent pour chaque individu chargées de l'affectif, de l'irrationnel, sa vie durant, pour le meilleur et pour le pire. Les revoir adulte, après des années d'oubli, les lire dans un livre, fait toujours un petit choc... Elles constituent si je puis dire le « neurovégétatif » d'une langue (avec beaucoup de guillemets).

Je prendrai deux exemples vécus à titre d'illustration. Monique est née en 1940. Depuis son enfance, elle a toujours été frappée par l'expression : « Je m'en fous comme de l'an quarante ». C'est normal : lorsqu'elle était petite fille elle entendait dire cela par les adultes avec un sentiment de vexation, d'atteinte personnelle. Elle était outrée que l'on puisse mépriser de la sorte 1940, son année à elle. Il lui semblait que l'on crachait sur sa venue au monde!... La découverte tardive qu'il ne s'agissait nullement de l'année de la capitulation devant l'Allemagne, mais d'un « an 40 » imprécis, flottant dans un siècle lointain, lui procura, dit-elle, un vrai soulagement intime...

Une autre anecdote me fut racontée il y a une douzaine d'années par une libraire de Montréal. Elle tenait une petite librairie près du Mont Royal, lorsqu'un jour est entré dans sa boutique un client d'un certain âge qu'elle ne connaissait pas, mais dont la voix, l'allure, et toute la personne indiquaient qu'il n'était pas citadin. L'homme venait de la campagne, de loin, c'était plutôt un homme des forêts. Il demandait un ouvrage précis, mais il aperçut sur la table au milieu de la boutique un livre récent sur les expressions populaires du Québec. La couverture du livre était composée de plusieurs locutions anciennes, dessinées en gros caractères qui attiraient l'œil, dont celle-ci : *être en Hérode*. Ça veut dire être en rogne, en pétard, bref en colère... L'homme est tombé en arrêt devant ce bouquin. Il l'a pris dans ses mains, et, sans un mot, fixant l'illustration, il s'est mis à pleurer. C'était étrange, m'a confié la libraire : ce gaillard était grand, robuste, taillé à la hache, plus tout jeune – il avait beaucoup

couru les bois... Il regardait le livre sans l'ouvrir et pleurait comme un enfant, avec de grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Très vite l'inconnu, conscient de l'incongruité de la scène, s'est expliqué de son curieux chagrin : cette expression-là, *être en Hérode*, il ne l'avait jamais vu écrite, nulle part, jamais de sa vie. C'était une expression de sa mère, autrefois, « Il est en Hérode ! »... Alors de la voir, écrite, avec les mots, pour la première fois... il en avait le cœur tout chaviré ! Il pleurait, voilà, un choc. Il s'excusait beaucoup de l'inconvenance, dans la jolie boutique. C'était ben niaiseux, mais c'était plus fort que lui. Il en avait les larmes...

J'ai eu un pareil pincement le jour où j'ai découvert tout de go, en feuilletant le dictionnaire de Gaston Esnault, cette absurdité oubliée : *Tu charries ou t'as l'béguin* ? Un vulgarisme que me disait ma mère, lorsque j'avais quatre ou cinq ans. Elle disait pour rire, avec un air de malice, et de fierté dans l'œil en effet, cette locution apprise à Paris, dans les bureaux des usines des années 1920, à vingt-trois ans... Elle prenait le ton parigot gouailleur, elle aussi, pour placer cette phrase qui ne veut rien dire, une de ces amusettes de langue prolétaire qu'on lançait alors au lieu de : « Je ne te crois pas. Tu exagères. » histoire de rabâtrer le caquet d'un baratineur... J'avais oublié, car bien sûr ce ne sont pas des choses qu'on lit dans les livres. Et j'ai eu ce choc de l'homme des bois, les larmes me sont venues un bref instant au bord des paupières.

C'est surtout cette résonance intime que les locutions enclenchent en chacun de nous qui a fait, je crois, l'attrait de ce livre. Car les images sont hors du temps; elles nous parlent de très loin dans l'amour de la langue. À cause de cela aussi les expressions jouissent en nous d'un statut particulier : elles sont plus ou moins intouchables, dans la mesure où elles font partie de nos jardins secrets, liés à notre imaginaire. Nous n'aimons pas en général que quel-

qu'un vienne contester le sens que nous donnons à une formule imagée. Un mot (un nom, un verbe, un adjectif) oui, on peut discuter, admettre d'autres valeurs, un sens particulier; mais une métaphore c'est beaucoup plus dur. Lorsqu'une personne s'est fait une idée, depuis longtemps, de l'origine d'une façon de parler familière, elle y tient ! Elle refuse d'en démordre. Même si on lui montre qu'elle a tort, que son interprétation n'est pas possible... C'est un trait spécifique aux locutions, cela quels que soient l'instruction des gens, leur niveau de culture – on dirait même que plus la personne est diplômée, plus elle s'obstine.

J'ai vu des écrivains monter sur leurs grands chevaux, des professeurs, des notaires, montrer les dents parce que je suggérais, bien craintivement, que l'origine qu'ils avaient assimilée pour une locution donnée ne pouvait pas convenir... Pour des raisons impérieuses, cela s'entend; la plus indiscutable étant que la tournure en cause était connue et employée bien avant l'événement qu'ils alléguaient – parfois un siècle avant ! Un homme racontait, par exemple, il n'y a pas si longtemps, que dans le maquis, pendant la Seconde Guerre mondiale, un chirurgien opérait des blessés sur un billard dans l'arrière-salle d'une auberge. Ce docteur disait à ses patients : « Allons, monte sur le billard ! »... L'expression familière que l'on connaît venait de là – il en jurait ses grands dieux. Un oncle très cher, témoin de ces soins de fortune, le lui avait affirmé. Ce que j'avais à objecter (oh ! fort doucement !) pfuitt !... Du pipeau pour les braves !

J'ai eu beau expliquer, en cette circonstance facile, que le chirurgien en question avait peut-être bien, en effet, tripoté ses patients sur un vrai billard à tapis vert faute de salle *ad hoc*, et réellement prononcé ces paroles-là : mais alors c'était par jeu... Parce que la locution, vu les conditions matérielles, tombait pile, comme papa dans maman ! Mais que – et la nuance est énorme – l'expression *monter sur le billard* existait déjà pendant la guerre de 1914. Et que par conséquent,

ce docteur ne pouvait en aucune façon l'avoir inventée en 1944! – Rien n'y a fait : « Tu la troubles ! dit cet animal plein de rage »... Mon rapporteur était agrégé de l'Université, mais frappé, là, sur ce point précis, de surdité. J'ai vu des historiens faire la sourde oreille à ce même genre d'argument péremptoire qui met en cause la chronologie. À présent j'ai l'habitude, je n'insiste jamais... Au cours d'une émission de télévision un académicien fort sympathique s'est lancé dans une explication de « prendre des vessies pour des lanternes », dans laquelle intervenaient des navires vénitiens de la fin du xvr^e siècle, je crois ; il était radieux, je me suis bien gardé de le contredire, bien qu'il s'agisse en vrai d'un très vieux dicton cité par Calvin, et qui apparaît d'abord dans la *Farce de Maître Pathelin* au milieu du xv^e siècle.

· Pourquoi en est-il ainsi ? Parce qu'avec le langage imagé nous sommes ailleurs, hors du langage discursif ordinaire, dans un autre domaine de la pensée. Nous baignons largement dans l'irrationnel ; les locutions ont poussé des racines dans notre inconscient et notre inconscient défend ses pousses. Parfois, on navigue dans un symbolisme qui crée des ondes parasites. Prenons un seul exemple : une affaire telle que *le mariage de la carpe et du lapin* métaphore d'un mariage impossible, ou d'une association ratée entre des individus trop opposés. Cette image vient, peut-être ou probablement, d'un vieux spectacle attesté où des bonimenteurs de foire présentaient les deux animaux pour montrer aux badauds un monstre qui serait le fruit de leur union. Mais il se trouve que la carpe porte depuis longtemps l'étiquette de poisson religieux – chez les catholiques elle est reliée au Carême, et aux jours maigres en général, chez les juifs la carpe farcie est l'emblème du festin rituel, le mets des agapes. Le lapin, en revanche, peut passer pour symbole de viande dans la chrétienté, tandis que dans le judaïsme il est carrément interdit d'en manger, au même titre que du porc ou du cheval. Il est clair qu'une telle locution

Qui irait soupçonner
que *mener une vie de bâton de
chaise*, sous son apparence bon
enfant, cache probablement une
gauloiserie des plus vertes? Ou
qu'*avoir la puce à l'oreille* eut
pendant des siècles un sens
uniquement érotique?
Que *casser la graine* est parti
d'une plaisanterie de vigneron,
que le rapprochement des
vessies et des *lanternes* (qu'il ne
faut pas confondre!) remonte à
l'époque romaine?

L'histoire des expressions est
une véritable boîte à surprises.

Après vingt-cinq années de
recherches et de publications
diverses sur le sujet – parmi les
plus récentes dans la rubrique
« Le plaisir des mots » du *Figaro*
– Claude Duneton, auteur du
Bouquet des expressions imagées
(Le Seuil), dévoile ici les doubles
fonds des images qui parlent.

Claude Duneton,
romancier (*Loin
des forêts rouges*,
Denoël, 2005) est
aussi philologue.
On lui doit, entre
autres, *Le Bouquet
des expressions
imagées*, *Parler
croquant* et *Histoire
de la chanson
française* (Le Seuil)
et, bien sûr,
La Puce à l'oreille
(Denoël, 2005).

